

## Introduction

Ce volume est consacré à des lectures plurielles de l'œuvre de Marie Darrieussecq, et n'entend pas offrir un 'bilan' définitif, mais peut-être un bilan nécessaire, dans le sens et la direction d'Édouard Glissant, et que l'on reformule en 'inventaire'.<sup>1</sup> Il propose une série d'arrêts sur textes, depuis *Truismes* (1996) jusqu'à *La Mer à l'envers* (2019), qui ont résonné désormais avec plusieurs générations, et continuent de résonner avec le 'chaos-monde' de notre époque contemporaine, pour reprendre le brillant néologisme de Glissant, évoquant d'autres contextes socio-culturels, politiques, épistémologiques, mais permettant d'irradier d'autres éclats possibles du 'sujet', ou les ruptures séismiques de nos 'communautés'.<sup>2</sup> Les auteurs des essais donnent ici des lignes de pensée en partage, qui se recoupent, ou se remettent en question, invitant à d'autres lectures. Les échanges sont vitaux, faut-il le rappeler ? On songe précisément à ce que des 'nouvelles lectures et relectures' autour du corpus devenu 'classique' d'une Charlotte Brontë, fait surgir sous la plume critique d'une Virginia Woolf. Elle recontextualise sciemment le poids ambivalent de 'l'air du temps', les changements imprévisibles du 'statut de l'auteur' (depuis quand non statufié ?), pour mieux faire place à la place clef des lecteurs, contemporains et futurs. Pourquoi lire un auteur maintenant, plutôt qu'un(e) autre, voire, quand et comment celle-ci semblera plus relevante, et essentielle, pour accompagner un univers toujours en mouvement, ou en désordre ? Woolf le redit avec éloquence ; si les lectures peuvent nous enrichir et nous changer en profondeur, ce sont aussi elles qui ont la capacité, le don, la liberté et le pouvoir, de se moduler elles-mêmes, et entre elles, au fil du temps :

In their degree, the novels of Charlotte Brontë must be placed within the same class of living and changing creations, which so far as we can guess, will serve a generation yet unborn with a glass in which to measure its varying stature. In their

turn they will say how she has changed to them, and what she has given them. If we collect a few of our impressions today, it is not with any hope of assigning her to her final position, or of drawing her portrait afresh, we offer merely our little hoard of observations, which other readers may like to set, for a moment, beside their own.<sup>3</sup>

Aux lectrices en tous genres de décider, hésiter à leur tour, afin d'enrichir les myriades de visions et révisions potentielles. On ne fait donc pas un 'nouveau portrait' fixe de l'auteur, et on ne présente d'ailleurs plus Marie Darrieussecq, < <http://www.mariedarrieussecq.com/> >, son site personnel s'en charge (date de naissance dûment incluse, images 'animées' et personnelles en prime). Sa notoriété, la critique innumérable, et la polémique que son oeuvre prolifique continue de susciter en témoignent : les lectrices-lecteurs ne savent sans doute pas à quoi précisément s'attendre en ouvrant l'un de ses derniers textes, si ce n'est que l'on se retrouvera (où, quand, comment, à décider en cours de lecture), plongé dans une écriture qui résiste, et renoue des interrogations, des ambivalences renouvelées, tournant sur les questions esthétiques et éthiques qui jalonnent son oeuvre.

Les contributeurs à ce volume l'analysent donc avec des angles et des détours différents, passant par maintes réflexions politiques et grands sujets philosophiques sur — ajoutons les guillemets — nature, culture, pluralité des concepts et des crises, crise du sujet, crise anthropocène, crise climatique, genres explosants, traduction et transmission des textes. Tous les essais illustrent que la transgression de ces *trespassing texts* — l'usage de ce bilinguisme renvoyant au notoire polylinguisme darrieussecquien — passe au delà des frontières, et au travers des codes linguistiques, mais passe bien par des mots qui 'nous' parlent, représentent, habitent, pour ne pas dire animent, bousculent ou nous dérangent, si l'on prend le temps de les lire.

Les auteurs souligneront donc en quoi l'écrit, fondamentalement migrant, est peut-être redit dans cette œuvre comme souverainement apatride, *subject to no one, subjected to no 'one rule fits all'*, la littérature n'étant pas *sans papiers*, n'a-t-elle pas aussi un statut problématique si elle est partout, mais n'est pas toutefois '*citizen of nowhere/everywhere*'?. 'Je' ne sais pas toujours qui, ou, en effet, où je suis quand je lis un texte de Marie Darrieussecq, et est-ce pas un problème ? Son œuvre toute entière, dans laquelle on lira entre les lignes une savante auto-analyse non terminée, nous rappelle que ce genre de problématisation est plus qu'ontologique et psycho-géographique, si un livre 'nous' met l'esprit, la mer, et finalement le cœur '*à l'envers*'. Et nos divers essais de s'interroger alors sur les interrogations parsemées dans ces romans et autres genres de textes de l'auteur qui redemande inlassablement : de quel regard ou esprit parle-on, ou 'qui' aujourd'hui va prétendre renommer avec aplomb et certitude *Les Mots et les choses*, circonscrire la place du 'monde', redire la représentation de 'la place' de 'notre' monde, la place (déterritorisée, numérisée?) de nos mondes, politiquement régulés, corrigés et surveillés, avec bien des écarts entre toutes les différences que l'on ne sait pas encore nommer, sans retomber vite dans les anciens pièges, ou filets attirants des 'truismes', moins revêches à la communication 'facile'? C'est donc cette série précise d'interrogations foucaaldiennes, ou darrieussecquiennes, qui pourra ressortir tour à tour dans l'étude à plusieurs voix et voies, proposée dans ce volume. <sup>4</sup>

Annabel Kim, Sophie Brunau-Zaragoza, Simon Kemp proposent des trajectoires théoriques et critiques enchevêtrées en pistes lumineuses dans l'intime et l'extime des forêts dessinées par l'auteur dans toute leur complexité, et sans doute dans l'espoir qu'on s'y égare, avec moins de crainte. Darian Leader s'interroge, par ailleurs, sur la solitude ultime, relue en partage paradoxal ou maillon de toute solidarité. Pauline Henri-Tierney réfléchit aux nuances des précisions à redonner sur les vagues limites du corps ou de la langue, les fluidités féminine-masculin étant clairement esquissées et non esquivées. Sonja Stojanvic retourne des bribes en

tous sens pour assembler avec brio les fragments volontairement éparpillés des textes. Elle relie les discontinuités et périlleuses connections entre ‘humains’ imaginés/imaginaires à toute une mise en fiction, prise à parti, si elle est vue comme ‘témoin’ sur la trace des ‘migrants’. Olivia McCannon et Dominique Carlini-Versini rejoignent Pauline sur le chemin ardu des métamorphoses des traductions, croisant et traversant les fils de textes ‘originaires’, classiques, d’un Ovide ou d’une Virginia Woolf, pour redonner un vif éclairage contemporain aux sélections de textes et ‘mots choisis’ par Darrieussecq elle-même. Mon étude se rapproche des ‘bords’ de la Littérature, enquête au-delà du ‘roman’, remettant en question ses définitions, variations, limites, ou détournements. Cet essai analyse les déplacements de ‘genres’, pour évaluer ainsi des ‘écarts’ stylistiques opérés, et les enjeux d’un corpus darrieussecquien, résolument protéiforme. Marie Darrieussecq reprendra la parole par l’entretien final interposé. Cet abécédaire alternatif propose de revenir sur des thématiques qui se relient à son œuvre pluridisciplinaire, et à maints débats hypercontemporains sur un autre sens à donner à ‘l’interconnectivité’.

Le titre et l’esprit de *L’Esprit créateur* ont inspiré le pénultième chapitre collectif. Ce qui relie ce texte choral de création plurielle, « *Bringing Up Baby (again)* », sur *Le Bébé, Revisited*, ou lu pour une première fois, et spécifiquement pour le numéro de *L’Esprit créateur*, est la place de la liberté de nos réponses, *feedback*, *flipcharts*, annotations, et aperçus, fondamentalement indépendants, et affranchis des mots choisis d’une langue strictement ‘universitaire’. La forme hybride correspond à ce texte ‘atypique’, et au concept que ‘le bébé’ n’étant jamais un universel, il n’y a pas lieu d’attendre un consensus. Notre collage de réponses personnalisées rassemble une mosaïque de divergences et convergences sur *Le Bébé* (2002), sur laquelle les contributeurs ont projeté les *true/fake colours* qu’elles/ils ont voulu ajouter. Repensons à Niki de Saint-Phalle, moins ses ‘*Nanas*’ des années 60-70, qu’à ses tirs au fusil/à la peinture, et son usage des miroirs brisés et de verres polis accolés

aux ‘statues’ de La Jolla, la dernière époque d’un sud californien, tout un *new* nouveau bricolage et réassemblage de matériaux recyclés, réfléchissant les passants à tout vent et tout venant. Si j’ai proposé à tous les lecteurs volontaires et réunis ici de jeter l’eau symbolique du bain académique, ce n’est donc pas pour ‘détruire la peinture’ des carnets autobiographiques darriussecquiens, mais pour rebrosser le portrait intime, démultiplié par chaque lecture individuelle de ce livre (genre autobiographique, philosophique, novateur, ou genre hybride dérangeant), dont on sait la critique féroce qu’il a pu recevoir.<sup>5</sup> Il s’agissait de célébrer au contraire la publication, longtemps différée, de sa traduction en anglais, par Penny Hueston, *The Baby* (Melbourne, Text Publishing, maison d’édition au nom générique si approprié, 2019), *Winner, PEN Translates Award, 2018*. Précisons encore une anecdote frappante qui est des plus révélatrices autant sur le rejet du ‘sujet bébé’, que de ‘l’écrivain au bébé’ : sur le site personnel, <http://www.mariedarriussecq.com/livre/le-bebe>, on accède à un collage textuel et visuel, et l’on voit les palimpsestes, les photographies intimes d’auteur, d’amateur ou de professionnel, et une sélection de l’album famille (le bébé au balcon dans les jambes de son père, de dos). Une rare photographie est pertinente — « la seule photo de moi sur les murs de chez moi [...] sur cette photo je me reconnais » — , car elle ne semble pas avoir droit à la visibilité ‘ailleurs’ : c’est bien ‘le bébé invisible’, ‘l’avant bébé’ (un entre-deux ambigu?) de l’auteur, en future mère, donc discrètement, mais visiblement enceinte, assise en coin cuisine, sublimée, « un peu Madone », en noir et gris, l’artiste Kate Berry (fille de Jane Birkin). Notons alors que la surprise vient encore d’ailleurs, au-delà de l’iconographie (empruntée à Juliet Margaret Cameron), et à cette lisière tenace entre le permis et l’interdit de ‘l’image publique’ au 21ème siècle. Darriussecq stipule que l’offre qu’elle faisait volontiers de cette ‘photographie de l’auteur’ était « systématiquement refusée. « On voudrait une photo normale » a toujours été la réponse. »<sup>6</sup>

C'est donc, en conclusion, un inventaire ou portrait de l'auteur par questions- réponses, suivi par un chapitre kaleïdoscopique, collectif et 'créateur', qui clôt et rouvre les débats, à l'instar du portrait brossé de Marie Darrieussecq des autres 'origines du monde', alias les aléas du 'bébé', dans tous les sens (du poil invisible inclus). Les clichés chassés par l'auteur, ceux des *Truismes*, peuvent rappeler les gentils lapins en cadeaux obligatoires, ou la préférence accordée pour 'la grande Sophie'. Cette dernière ne chante pas, c'est le jouet en girafe 'classique', donc stéréotypiquement culte (1961), une création de l'entreprise Delacoste, reprise et délocalisée par l'entreprise haute-savoyarde, Vulli. On note qu'elle est toujours 'fabriquée', en caoutchouc 'naturel' permis et homologué. Pourquoi si peu de bébés, par ailleurs, décrits, ou exposés ; ajoutons, à part dans les avalanches de publicités ciblées, pour jouets (d'un 'Père Noël' persistant ou récidiviste, qui lui vole la vedette ?), et les magazines 'spécialisés' en puériculture ? L'exposition londonienne, *Portraying Pregnancy, From Holbein to Social Media (The Foundling Museum, 23 janvier 2020 — interruption pour cause de crise sanitaire majeure et mondiale, 23 août 2020 ?)*, faut-il s'en étonner, en exposait si peu, à l'instar d'une représentation minimale : un fœtus arrivé à terme mais à peine perceptible, devenu objet médical, un bébé qui ne sortira pas de ce ventre découpé d'une autre poupée anatomique, minuscule miniature en ivoire, gardée strictement dans un caisson de présentation en verre, et sous alarme. <sup>7</sup>

#### *Acknowledgements.*

C'est toujours à deux Michael, Micky Sheringham et Michael Worton, les premiers à Londres à l'écoute de mes tâtonnements sur cette écrivaine avant l'influence du succès international qu'elle a connu, que je pense en écrivant sur Marie Darrieussecq. À ma sœur qui a donné à lire *Truismes* à sa parution à mon père, qui l'a alors lu en entier, puis me l'a dit en riant mais sans explication, lui qui lisait passionnément surtout la presse régionale, fidèlement des magazines de chasse, et peu de polars. Les colloques et rencontres autour de Gill Rye,

Catherine Rodgers, Maggie Allison, Siobhán McIlvanney, Shirley Jordan, ou Helena Chadderton (qui n'a pu se joindre à ce volume par écrit, mais reste inmanquablement présente en pensée – son « Marie Darrieussecq: Controversy, Ambivalence, Innovation » , *Dalhousie French Studies*, 98, 2012, 3-13, jalon et repère incontournable), pour n'en citer que si peu (*please add all your names here, all readers who keep on discussing Darrieussecq's ongoing opus in so many forms and forums*), ont nourri de leurs généreuses et vitales réflexions mes propres recherches. La rencontre fortuite avec Sandra Daroczi au *Foundling Museum* de Londres, juste avant le *lockdown* en mars 2020, a illuminé mon écriture solitaire. La chance et l'opportunité de rassembler le travail phénoménal et magistral de tous les contributeurs solidaires à ce projet est un cadeau en poupées russes, puisque j'ai eu le grand privilège de les lire en avant-première, et dans la complicité de leurs liens intertextuels. Merci, mot si petit, et pourtant ici multiplié, dans l'ordre alphabétique inversé, Olivia, Pauline, Sophie, Sonja, Simon, Dominique, Darian, et Annabel. Pour leur travail extra-solidaire, ce que l'on pourrait traduire par l'énergie surréaliste de leur écoute, et une inépuisable intelligence inspirante en partage, remerciements à distance, dans le désordre, à Mark Lee (à ne pas confondre avec son homonyme canadien, rapper en Corée du Sud), Eric Robertson, Gerald Moore, Anouk Saint, Marine Saint, Nigel Saint, Patrizia Di Bello, Yari Pérez Marín, Annalisa Cippolone, Alex Harrington, Dušan Radunović, Santi Fouz Hernández, Alexandre Burin, Luke Sunderland, Sergey Tyulenev, Rebekah Vince, Amaleena Damlé, Isabelle McNeill, le W d'Emma Wilson, sans avoir la place de nommer mes nombreux merveilleux étudiants 'finalists' ou débutants, ainsi que tout le *new* groupe de *Aurora Alumini Durham*, parce que cette année universitaire 2019-2020 est à leur mesure, exceptionnelle. Ma gratitude encore vive à Marie Darrieussecq pour ses livres écrits et à venir (*no pressure*), ses précieux échanges, et à Bernard Piette pour le don de ses photographies 'trouvées' de fantômes qu'il sait rendre visibles et sauver de l'oubli. Ce numéro réalisé dans

des circonstances (plus qu’) ‘exceptionnelles’, combien dramatiquement déroutantes et décourageantes, doit beaucoup à Mária Minich Brewer et Dan Brewer, et c’est sur ce point final, parce qu’il n’aurait tout simplement pas vu le jour sans leur formidable concours en coulisses, ni leurs fines lectures expertes et sans pareil, que c’est à eux deux que ce numéro tout entier est dédié.

Marie-Claire Barnet, Durham University

---

<sup>1</sup> Dans « Entretien avec Édouard Glissant : Mondialité, diversité, imprévisibilité : concepts pour agir dans le Chaos— monde », *Les Périphériques vous parlent*, 14 (mai 2002), Édouard Glissant revient sur ‘le Chaos— monde’ avec des points d’interrogation et d’imprévisibilité, soulignant la nécessité contradictoire de faire des ‘bilans’ infaisables, au gré de nos temporalités plurielles : « [il s’agit de] faire des bilans provisoires qui ne sont pas définitifs et qui ne se présentent pas sous la forme de bilans, une manière de faire entrer l’imaginaire dans la pensée. L’imaginaire, c’est prendre le concept, l’idée et en voir toutes les applications possible, au niveau du corps, de l’existence, de la durée de l’existence, de la multiplicité des instants, au niveau de ces moments d’équilibres miraculeux dont vous parliez, au niveau des moments de déséquilibre où on chavire dans un maelström, dans un tournoiement. »

< <http://www.lesperipheriques.org/spip.php?article147> > [ consulté le 14 juillet 2020 ]

<sup>2</sup> Édouard Glissant, *La Poétique de la Relation, Poétique III* (Paris : Gallimard, 1990 ).

<sup>3</sup> Virginia Woolf, « Charlotte Brontë », *Genius and Ink, Virginia Woolf on How to Read* (Londres : TLS Books, 2019), 27— 36, 28— 29.

<sup>4</sup> Michel Foucault, *Les Mots et les choses, une archéologie des sciences humaines* (Paris : Gallimard, 1966).



---

<sup>5</sup> Marie Darrieussecq apporte une nuance genrée : « En 2011 j'avais écrit *Le Bébé* en cherchant à lutter contre les clichés, contre le « qu'est-ce qu'une mère ? ». Quand le livre est paru, j'ai compris que certains hommes ne peuvent pas prendre au sérieux la maternité. », *Être ici est une splendeur, Vie de Paula M. Becker* (Paris : P.O.L., 2016), 113.

<sup>6</sup> *Ibid.*, 134.

<sup>7</sup> Stephan Zick, « Anatomical Model of a Pregnant Woman », Nuremberg, c.1680, illustration dans Karen Hearn, *Portraying Pregnancy, from Holbein to Social Media* (Londres : The Foundling Museum, Paul Holberton Publishing, 2020), 72. On recroise l'autoportrait de Paula Modersohn-Becker, signé PB, « Self-Portrait on my Sixth Wedding Anniversary, 25 May, 1906 », peinte 'enceinte', dénudée jusqu'au bas d'un ventre en ballon gonflé, lourdement arrondi, alors qu'elle n'était pas enceinte, 121.